

□ Groupement de textes n°1

**Texte 1 : *La Farce de Maître Pathelin*, anonyme, 1465, scène 10**

PATHELIN, Le berger Thibaud

*Devant le tribunal.*

PATHELIN, *au berger* – Dis, l'Agnelet.

Le berger – Bée !

PATHELIN – Viens ici, viens. Ton affaire est-elle bien réglée ?

Le berger – Bée !

PATHELIN – La partie adverse s'est retirée. Ne dis plus « Bée ! » ce n'est plus la peine ! Ne l'ai-je pas bien embobiné ? Ne t'ai-je pas conseillé comme il fallait ?

LE BERGER – Bée !

PATHELIN – Eh, diable ! On ne t'entendra pas : parle sans crainte ! N'aie pas peur !

LE BERGER – Bée !

PATHELIN – Il est temps que je parte. Paie-moi !

LE BERGER – Bée !

PATHELIN – À dire vrai, tu as très bien joué ton rôle, tu t'es montré à la hauteur. Ce qui lui a donné le change, c'est que tu t'es retenu de rire.

LE BERGER – Bée !

PATHELIN – Quoi « Bée » ? Tu n'as plus besoin de le dire. Paie-moi généreusement.

LE BERGER – Bée !

PATHELIN – Quoi « Bée » ? Parle correctement ! Paie-moi, et je m'en irai.

LE BERGER – Bée !

PATHELIN- Sais-tu quoi ? je vais te dire une chose : sans continuer à bêler après moi, il faut songer à me payer. J'en ai assez de tes bêlements ! Paie-moi en vitesse !

LE BERGER – Bée !

PATHELIN – Te moques-tu de moi ? Ne feras-tu rien d'autre ? Je te jure que tu vas me payer, tu entends, à moins que tu ne t'envoles ! Allons ! Mon argent !

LE BERGER – Bée !

PATHELIN – Tu plaisantes ! Comment ça ? N'obtiendrai-je rien d'autre ?

LE BERGER – Bée !

PATHELIN – Tu fais le malin ! Et à qui donc penses-tu faire avaler tes salades ? Sais-tu ce qu'il en est ? Désormais ne me rebats plus les oreilles de ton « bée », et paie-moi !

LE BERGER – Bée !

PATHELIN – Ne serai-je pas payé d'une autre monnaie ? De qui crois-tu te jouer ? Moi qui devais être si content de toi ! Eh bien, fais en sorte que je le sois !

LE BERGER – Bée !

PATHELIN – Me fais-tu manger de l'oie ? *À part.* Sacrebleu ! N'ai-je tant vécu que pour qu'un berger, un mouton en habit, un ignoble rustre se paie ma tête ?

LE BERGER – Bée !

PATHELIN – N'entendrai-je rien d'autre ? Si tu fais cela pour t'amuser, dis-le, et ne me force pas à discuter davantage ! Viens donc souper chez moi !

LE BERGER – Bée !

PATHELIN – Par saint Jean, tu as raison, les oisons mènent paître les oies.

*À part.* Moi qui me prenais pour le maître de tous les trompeurs d'ici et d'ailleurs, des escrocs, des faiseurs de belles promesses à tenir au jour du jugement dernier, et voilà qu'un berger des champs me surpasse ! Auberger. Par saint Jacques, si je trouvais un sergent, je te ferais arrêter !

LE BERGER – Bée !

PATHELIN – Ah, oui ! Bée ? Que je sois pendu si je ne vais appeler un bon sergent ! Malheur à lui s'il ne te met pas en prison !

LE BERGER, *s'enfuyant* – S'il me trouve, je lui pardonne !

**Texte 2 Molière, *Les Fourberies de Scapin*, acte II, scène 7**

SCAPIN, *feignant de ne pas voir Géronte*.   Ciel !   disgrâce imprévue !   misérable père ! Pauvre Géronte, que feras-tu ?

GÉRONTE, *  part*. Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé ?

SCAPIN, *même jeu*. N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Géronte ?

GÉRONTE. Qu'y a-t-il, Scapin ?

SCAPIN, *courant sur le théâtre, sans vouloir entendre ni voir Géronte*. Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune ?

GÉRONTE, *courant après Scapin*. Qu'est-ce que c'est donc ?

SCAPIN, *même jeu*. En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GÉRONTE. Me voici.

SCAPIN, *même jeu*. Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GÉRONTE, *arrêtant Scapin*. Holà ! es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

SCAPIN. Ah ! Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GÉRONTE. Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a ?

SCAPIN. Monsieur...

GÉRONTE. Quoi ?

SCAPIN. Monsieur votre fils...

GÉRONTE. H  bien ! mon fils...

SCAPIN. Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

GÉRONTE. Et quelle ?

SCAPIN. Je l'ai trouvé tantôt, tout triste, de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez m l  assez mal à propos, et, cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé, il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GÉRONTE. Qu'y a-t-il de si affligeant en tout cela ?

SCAPIN. Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cents écus, il va nous emmener votre fils en Alger.

GÉRONTE. Comment ! diantre, cinq cents écus ?

SCAPIN. Oui, Monsieur ; et, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GÉRONTE. Ah ! le pendard de Turc ! m'assassiner de la façon.

SCAPIN. C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GÉRONTE. Que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN. Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

GÉRONTE. Va-t'en, Scapin, va-t'en dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

SCAPIN. La justice en pleine mer ! Vous moquez-vous des gens ?

GÉRONTE. Que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN. Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

GÉRONTE. Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

SCAPIN. Quoi, Monsieur ?

GÉRONTE. Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mets à sa place, jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN. Eh ! Monsieur, songez-vous à ce que vous dites ? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils ?

GÉRONTE. Que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN. Il ne devinait pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GÉRONTE. Tu dis qu'il demande...

SCAPIN. Cinq cents écus.

GÉRONTE. Cinq cents écus ! N'a-t-il point de conscience ?

SCAPIN. Vraiment oui, de la conscience à un Turc !

GÉRONTE. Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus ?

SCAPIN. Oui, Monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.

GÉRONTE. Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval ?

SCAPIN. Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GÉRONTE. Mais que diable allait-il faire à cette galère ?

SCAPIN. Il est vrai ; mais quoi ! on ne prévoyait pas les choses. De grâce, Monsieur, dépêchez.

GÉRONTE. Tiens, voilà la clef de mon armoire.

SCAPIN. Bon.

GÉRONTE. Tu l'ouvriras.

SCAPIN. Fort bien.

GÉRONTE. Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAPIN. Oui.

GÉRONTE. Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers pour aller racheter mon fils.

SCAPIN, *en lui rendant la clef*. Eh ! Monsieur, rêvez-vous ? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites ; et, de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

GÉRONTE. Mais que diable allait-il faire à cette galère ?

SCAPIN. Oh que de paroles perdues ! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas ! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle, on t'emmène esclave en Alger ! Mais le Ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu, et que si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

GÉRONTE. Attends, Scapin, je m'en vais quérir cette somme.

SCAPIN. Dépêchez donc vite, Monsieur, je tremble que l'heure ne sonne.

GÉRONTE. N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis ?

SCAPIN. Non, cinq cents écus.

GÉRONTE. Cinq cents écus ?

SCAPIN. Oui.

GÉRONTE. Que diable allait-il faire à cette galère ?

SCAPIN. Vous avez raison. Mais hâtez-vous.

GÉRONTE. N'y avait-il point d'autre promenade ?

SCAPIN. Cela est vrai. Mais faites promptement.

GÉRONTE. Ah ! maudite galère !

SCAPIN, *à part*. Cette galère lui tient au cœur.

GÉRONTE. Tiens, Scapin, je ne me souvenais pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, et je ne croyais pas qu'elle dût m'être si tôt ravie. (*Il lui présente sa bourse, qu'il ne laisse pourtant pas aller, et, dans ses transports, il fait aller son bras, de côté et d'autre, et Scapin le sien pour avoir la bourse.*) Tiens ! Va-t'en racheter mon fils.

SCAPIN, *tendant la main*. Oui, Monsieur.

GÉRONTE, *retenant la bourse qu'il fait semblant de vouloir donner à Scapin*. Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

SCAPIN, *tendant toujours la main*. Oui.

GÉRONTE, *même jeu*. Un infâme.

SCAPIN. Oui.

GÉRONTE, *même jeu*. Un homme sans foi, un voleur.

SCAPIN. Laissez-moi faire.

GÉRONTE, *même jeu*. Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

SCAPIN. Oui.

GÉRONTE, *même jeu*. Que je ne les lui donne ni à la mort ni à la vie.

SCAPIN. Fort bien.

GÉRONTE. Et que, si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

SCAPIN. Oui.

GÉRONTE, *remettant sa bourse dans sa poche et s'en allant*. Va, va vite requérir mon fils.

SCAPIN, *allant après lui*. Holà, Monsieur.

GÉRONTE. Quoi ?

SCAPIN. Où est donc cet argent ?

GÉRONTE. Ne te l'ai-je pas donné ?

SCAPIN. Non, vraiment, vous l'avez remis dans votre poche.

GÉRONTE. Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAPIN. Je le vois bien.

GÉRONTE. Que diable allait-il faire dans cette galère ? Ah ! maudite galère ! Traître de Turc à tous les diables !

SCAPIN, *seul*. Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'est pas quitte envers moi, et je veux qu'il me paie en une autre monnaie l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.

### **Texte 3 Jean Racine, *Iphigénie en Aulide*, 1674, acte I, scène 1**

AGAMEMNON

De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice.

Mais des bras d'une mère il fallait l'arracher.

Quel funeste artifice il me fallut chercher !

D'Achille, qui l'aimait, j'empruntai le langage.

J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,

Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,

Voulait revoir ma fille, et partir son époux.

ARCAS

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille ?

Avez-vous prétendu que, muet et tranquille,

Ce héros, qu'armera l'amour et la raison,

Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom ?

Verra-t-il à ses yeux son amante immolée ?

AGAMEMNON

Achille était absent ; et son père Pélée,

D'un ennemi voisin redoutant les efforts,

L'avait, tu t'en souviens, rappelé de ces bords ;

Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,

Aurait dû plus longtemps prolonger son absence.

Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent ?

Achille va combattre et triomphe en courant ;

Et ce vainqueur, suivant de près sa renommée,

Hier avec la nuit arriva dans l'armée.

Mais des nœuds plus puissants me retiennent le bras ;

Ma fille qui s'approche, et court à son trépas,

Qui loin de soupçonner un arrêt si sévère,

Peut-être s'applaudit des bontés de son père,

Ma fille... Ce nom seul, dont les droits sont si saints,

Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains.

Je plains mille vertus, une amour mutuelle,

Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle,

Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer,

Et que j'avais promis de mieux récompenser.

### **Texte 4 Alfred de Musset, *Lorenzaccio*, acte III, scène 3**

LORENZO : Philippe, Philippe, prends garde à toi. Tu as soixante ans de vertu sur ta tête grise ; c'est un enjeu trop cher pour le jouer aux dés.

PH. STROZZI : [...] Si tu caches sous ses sombres paroles quelque chose que je puisse entendre, parle.

LORENZO : Tel que tu me vois, Philippe, j'ai été honnête. J'ai cru à la vertu, à la grandeur humaine ; ma jeunesse a été pure comme l'or. Pendant vingt ans de silence, la foudre s'est amoncelée dans ma poitrine ; et il faut que je sois réellement une étincelle du tonnerre, car tout à coup, une certaine nuit que j'étais assis dans les ruines du Colisée antique, je ne sais pourquoi je me levai ; je tendis vers le ciel mes bras trempés de rosée,

et je jurai qu'un des tyrans de ma patrie mourrait de ma main. J'étais un étudiant paisible, et je ne m'occupais alors que des arts et des sciences, [...] j'avais le cœur et les mains tranquilles ; mon nom m'appelait au trône, et je n'avais qu'à laisser le soleil se lever et se coucher pour voir fleurir autour de moi toutes les espérances humaines. Les hommes ne m'avaient fait ni bien ni mal, mais j'étais bon, et, pour mon malheur éternel, j'ai voulu être grand. [...] J'ai voulu d'abord tuer Clément VII. Je n'ai pu le faire parce qu'on m'a banni de Rome avant le temps. J'ai recommencé mon ouvrage avec Alexandre. Je voulais agir seul, sans le secours d'aucun homme. Je travaillais pour l'humanité ; mais mon orgueil restait solitaire au milieu de tous mes rêves philanthropiques. Je voulais arriver à l'homme, me prendre corps à corps avec la tyrannie vivante, la tuer, porter mon épée sanglante sur la tribune, et laisser la fumée du sang d'Alexandre monter au nez des harangueurs, pour réchauffer leur cervelle ampoulée. [...] La tâche que je m'imposais était rude avec Alexandre. Florence était, comme aujourd'hui, noyée de vin et de sang. L'empereur et le pape avaient fait un duc d'un garçon boucher. Pour plaire à mon cousin, il fallait baiser sur ses lèvres épaisses tous les restes de ses orgies. J'étais pur comme un lis, et cependant je n'ai pas reculé devant cette tâche. Je suis devenu vicieux, lâche, un objet de honte et d'opprobre...

PH. STROZZI : [...] Tu baisses la tête, tes yeux sont humides.

LORENZO : Non, je ne rougis point ; [...] j'ai fait ce que j'ai fait. Tu sauras seulement que j'ai réussi dans mon entreprise. Alexandre viendra bientôt dans un certain lieu d'où il ne sortira pas debout. [...] Et sois certain, Philippe, que le buffle sauvage, quand le bouvier l'abat sur l'herbe, n'est pas entouré de plus de filets, de plus de nœuds coulants, que je n'en ai tissé autour de mon bâtard. Ce cœur, jusques auquel une armée ne serait pas parvenue en un an, il est maintenant à nu sous ma main ; je n'ai qu'à laisser tomber mon stylet pour qu'il y entre. Tout sera fait. Maintenant, sais-tu ce qui m'arrive et ce dont je veux t'avertir ? [...] Je me suis cru un Brutus. [...] Ah ! Vous avez vécu tout seul, mon pauvre Philippe. Pareil à un fanal éclatant, vous êtes resté immobile au bord de l'océan des hommes, et vous avez regardé dans les eaux la réflexion de votre propre lumière. Mais moi, pendant ce temps-là, j'ai plongé, j'ai parcouru toutes les profondeurs, tandis que vous admiriez la surface, j'ai vu les débris des naufrages, les ossements et les Léviathans.

PH. STROZZI : [...] Tu me navres le cœur. Ne brise pas comme un roseau mon bâton de vieillesse. Je crois à tout ce que tu appelles des rêves ; je crois à la vertu, à la pudeur, à la liberté.

LORENZO : Et me voilà dans la rue, moi, Lorenzaccio ? Et les enfants ne me jettent pas de la boue ? Les lits des filles sont encore chauds de ma sueur, et les pères ne prennent pas, quand je passe, leurs couteaux et leurs balais pour m'assommer ? Au fond de ces dix mille maisons que voilà, la septième génération parlera encore de la nuit où j'y suis entré, et pas une ne vomit à ma vue un valet de charrue qui me fende en deux comme une bûche pourrie ? L'air que vous respirez, Philippe, je le respire ; mon manteau de soie bariolé traîne paresseusement sur le sable fin des promenades ; pas une goutte de poison ne tombe dans mon chocolat – que dis-je ? ô Philippe ! Les mères pauvres soulèvent honteusement le voile de leurs filles quand je m'arrête au seuil de leurs portes ; elles me laissent voir leur beauté avec un sourire plus vil que le baiser de Judas – tandis que moi, pinçant le menton de la petite, je serre les poings de rage en remuant dans ma poche quatre ou cinq méchantes pièces d'or.

PH. STROZZI : [...] Que le tentateur ne méprise pas le faible ; pourquoi tenter lorsque l'on doute ?

LORENZO : Suis-je un Satan ? Lumière du ciel ! Je m'en souviens encore ; j'aurais pleuré avec la première fille que j'ai séduite, si elle ne s'était mise à rire – ô Philippe ! J'entrai alors dans la vie, et je vis qu'à mon approche tous les masques tombaient devant mon regard. J'ai vu les hommes tels qu'ils sont. Lorsque je parcourais les rues de Florence, avec mon fantôme à mes côtés, je regardais autour de moi, je cherchais les visages qui me donnaient du cœur, et je me demandais : Quand j'aurai fait mon coup, celui-là en profitera-t-il ? – J'ai vu les républicains dans leurs cabinets, dans leurs boutiques, j'ai écouté et j'ai guetté. J'ai recueilli les discours des gens du peuple, j'ai vu l'effet que produisait sur eux la tyrannie ; j'ai bu, dans les banquets patriotiques, le vin qui engendre la métaphore et la prosopopée, j'ai avalé entre deux baisers les larmes les plus vertueuses ; j'attendais toujours que l'humanité me laissât voir sur sa face quelque chose d'honnête. J'observais... comme un amant observe sa fiancée en attendant le jour des noces !...

PH. STROZZI : [...] Si tu n'as vu que le mal, je te plains, mais je ne puis te croire. [...]

LORENZO : Tu ne veux voir en moi qu'un mépriseur d'hommes ! C'est me faire injure. Je sais parfaitement qu'il y en a de bons, mais à quoi servent-ils ? Que font-ils ? Comment agissent-ils ? Qu'importe que la conscience soit vivante, si le bras est mort ? [...] Tout ce que j'ai à voir, moi, c'est que je suis perdu, et que les hommes n'en profiteront pas plus qu'ils ne me comprendront.

PH. STROZZI : [...] Mais si tu es honnête, quand tu auras délivré ta patrie, tu le redeviendras. [...]

LORENZO : [...] Il est trop tard – je me suis fait à mon métier. Le vice a été pour moi un vêtement, maintenant il est collé à ma peau. Je suis vraiment un ruffian, et quand je plaisante sur mes pareils, je me sens sérieux comme la Mort au milieu de ma gaieté. Brutus a fait le fou pour tuer Tarquin, et ce qui m'étonne en lui, c'est qu'il n'y ait pas laissé sa raison. Profitez de moi, Philippe, ne travaillez pas pour ta patrie.

## □ Groupement de textes n°2

### Texte 1 Molière, *Le Malade imaginaire*, 1673, acte III, scène 10

TOINETTE. - Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah! je vous ferai bien aller comme vous devez. Ouais! ce pouls-là fait l'impertinent; je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin?

ARGAN. - Monsieur Purgon.

TOINETTE. - Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade?

ARGAN. - Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE. - Ce sont tous des ignorants. C'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN. - Du poumon?

TOINETTE. - Oui. Que sentez-vous?

ARGAN. - Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE. - Justement, le poumon.

ARGAN. - Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE. - Le poumon.

ARGAN. - J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE. - Le poumon.

ARGAN. - Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE. - Le poumon.

ARGAN. - Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étaient des coliques.

TOINETTE. - Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

ARGAN. - Oui, Monsieur.

TOINETTE. - Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN. - Oui, Monsieur.

TOINETTE. - Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir ?

ARGAN. - Oui, Monsieur.

TOINETTE.- Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

ARGAN.- Il m'ordonne du potage.

TOINETTE.- Ignorant.

ARGAN.- De la volaille.

TOINETTE.- Ignorant.

ARGAN.- Du veau.

TOINETTE.- Ignorant.

ARGAN.- Des bouillons.

TOINETTE.- Ignorant.

ARGAN.- Des œufs frais.

TOINETTE.- Ignorant.

ARGAN.- Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre.

TOINETTE.- Ignorant.

ARGAN.- Et surtout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.- *Ignorantus, ignoranta, ignorantum*. Il faut boire votre vin pur ; et pour épaisir votre sang qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

ARGAN.- Vous m'obligez beaucoup.

TOINETTE.- Que diantre faites-vous de ce bras-là ?

ARGAN.- Comment ?

TOINETTE.- Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous.

ARGAN.- Et pourquoi ?

TOINETTE.- Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter ?

ARGAN.- Oui, mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE.- Vous avez là aussi un œil droit que je me ferais crever, si j'étais en votre place.

ARGAN.- Crever un œil ?

TOINETTE.- Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture ?

Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.- Cela n'est pas pressé.

TOINETTE.- Adieu. Je suis fâché de vous quitter si tôt, mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire, pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.- Pour un homme qui mourut hier ?

TOINETTE.- Oui, pour aviser, et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARGAN.- Vous savez que les malades ne reconduisent point.

BÉRALDE.- Voilà un médecin vraiment, qui paraît fort habile.

ARGAN.- Oui, mais il va un peu bien vite.

BÉRALDE.- Tous les grands médecins sont comme cela.

ARGAN.- Me couper un bras, et me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux ? J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne et manchot !

## Texte 2 Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, 1775, acte I, scène 4

LE COMTE. Te voilà instruit ; mais si tu jases...

FIGARO. Moi, jaser ! Je n'emploierai point pour vous rassurer les grandes phrases d'honneur et de dévouement dont on abuse à la journée ; je n'ai qu'un mot : mon intérêt vous répond de moi ; pesez tout à cette balance, et...

LE COMTE. Fort bien. Apprends donc que le hasard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté... ! Tu viens de la voir. Je l'ai fait chercher en vain par tout Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble, orpheline, et mariée à un vieux médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO. Joli oiseau, ma foi ! difficile à dénicher ! Mais qui vous a dit qu'elle était femme du docteur ?

LE COMTE. Tout le monde.

FIGARO. C'est une histoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galants et les écarter ; elle n'est encore que sa pupille, mais bientôt...

LE COMTE, *vivement*. Jamais !... Ah ! quelle nouvelle ! J'étais résolu de tout oser pour lui présenter mes regrets, et je la trouve libre ! Il n'y a pas un moment à perdre ; il faut m'en faire aimer, et l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui destine. Tu connais donc ce tuteur ?

FIGARO. Comme ma mère.

LE COMTE. Quel homme est-ce ?

FIGARO, *vivement*. C'est un beau gros, court, jeune vieillard, gris, pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette, et furette, et gronde, et geint tout à la fois.

LE COMTE, *impatiemment*. Eh ! je l'ai Vu. Son caractère ?

FIGARO. Brutal, avare, amoureux et jaloux à l'excès de sa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE. Ainsi, ses moyens de plaire sont...

FIGARO. Nuls.

LE COMTE. Tant mieux. Sa probité ?

FIGARO. Tout juste autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE. Tant mieux. Punir un fripon en se rendant heureux...

FIGARO. C'est faire à la fois le bien public et particulier, chef d'œuvre de morale, en vérité, Monseigneur !

LE COMTE. Tu dis que la crainte des galants lui fait fermer sa porte ?

FIGARO. A tout le monde : s'il pouvait la calfeutrer...

LE COMTE. Ah ! diable, tant pis. Aurais-tu de l'accès chez lui ?

FIGARO. Si j'en ai ! Primo, la maison que j'occupe appartient au docteur, qui m'y loge gratis.

LE COMTE. Ah ! ah !

FIGARO. Oui. Et moi, en reconnaissance, je lui promets dix pistoles d'or par an, gratis aussi.

LE COMTE, *impatiente*. Tu es son locataire ?

FIGARO. De plus, son barbier, son chirurgien, son apothicaire ; il ne se donne pas dans sa maison un coup de rasoir, de lancette ou de piston, qui ne soit de la main de votre serviteur.

LE COMTE *l'embrasse*. Ah ! Figaro, mon ami, tu seras mon ange, mon libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO. Peste ! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les distances ! Parlez-moi des gens passionnés !

LE COMTE. Heureux Figaro, tu vas voir ma Rosine ! tu vas la voir ! Conçois-tu ton bonheur ?

FIGARO. C'est bien là un propos d'amant ! Est-ce que je l'adore, moi ? Puissiez-vous prendre ma place !

LE COMTE. Ah ! si l'on pouvait écarter tous les surveillants !

FIGARO. C'est à quoi je rêvais.

LE COMTE. Pour douze heures seulement !

FIGARO. En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE. Sans doute. Eh bien ?

FIGARO, *rêvant*. Je cherche dans ma tête si la pharmacie ne fournirait pas quelques petits moyens innocents...

LE COMTE. Scélérat !

FIGARO. Est-ce que je veux leur nuire ? ils ont tous besoin de mon ministère. Il ne s'agit que de les traiter ensemble.

LE COMTE. Mais ce médecin peut prendre un soupçon.

FIGARO. Il faut marcher si vite, que le soupçon n'ait pas le temps de naître. Il me vient une idée : le régiment de Royal Infant arrive en cette ville.

LE COMTE. Le colonel est de mes amis.

FIGARO. Bon. Présentez-vous chez le docteur en habit de cavalier, avec un billet de logement ; il faudra bien qu'il vous héberge ; et moi, je me charge du reste.

LE COMTE. Excellent !

FIGARO. Il ne serait même pas mal que vous eussiez l'air entre deux vins...

LE COMTE. A quoi bon ?

FIGARO. Et le mener un peu lestement sous cette apparence déraisonnable.

LE COMTE. A quoi bon ?

FIGARO. Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, et vous croie plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE. Supérieurement vu ! Mais que n'y vas-tu, toi ?

FIGARO. Ah ! oui, moi ! Nous serons bien heureux s'il ne vous reconnaît pas, vous qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après ?

LE COMTE. Tu as raison.

FIGARO. C'est que vous ne pourrez peut-être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier... pris de vin...

LE COMTE. Tu te moques de moi. (*Prenant un ton ivre.*) N'est-ce point ici la maison du docteur Bartholo, mon ami ?

FIGARO. Pas mal, en vérité ; vos jambes seulement un peu plus avinées. (*D'un ton plus ivre.*) N'est-ce pas ici la maison... ?

LE COMTE. Fi donc ! tu as l'ivresse du peuple.

FIGARO. C'est la bonne ; c'est celle du plaisir.

LE COMTE. La porte s'ouvre.

FIGARO. C'est notre homme : éloignons-nous jusqu'à ce qu'il soit parti.

### Texte 3 Victor Hugo, *Ruy Blas*, 1838, acte III, scène 5

**Don Salluste.** Ah ça, mais-vous rêvez !

Vraiment ! Vous vous prenez au sérieux, mon maître.

C'est bouffon. Vers un but que seul je dois connaître,

But plus heureux pour vous que vous ne le pensez,

J'avance. Tenez-vous tranquille. Obéissez.

Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète,

Je veux votre bonheur. Marchez, la chose est faite.

Puis, grand'chose après tout que des chagrins d'amour !

Nous passons tous par là. C'est l'affaire d'un jour.



Savez-vous qu'il s'agit du destin d'un empire ?  
Qu'est le vôtre à côté ? Je veux bien tout vous dire,  
Mais ayez le bon sens de comprendre aussi, vous.  
Soyez de votre état. Je suis très bon, très doux,  
Mais, que diable ! Un laquais, d'argile humble ou choisie,  
N'est qu'un vase où je veux verser ma fantaisie.  
De vous autres, mon cher, on fait tout ce qu'on veut.  
Votre maître, selon le dessein qui l'émeut,  
À son gré vous déguise, à son gré vous démasque.  
Je vous ai fait seigneur. C'est un rôle fantasque,  
– Pour l'instant. – Vous avez l'habillement complet.  
Mais, ne l'oubliez pas, vous êtes mon valet.  
Vous courtisez la reine ici par aventure,  
Comme vous monteriez derrière ma voiture.  
Soyez donc raisonnable.

**Ruy Blas**, *qui l'a écouté avec égarement et comme ne pouvant en croire ses oreilles.*

Ô mon Dieu ! – Dieu clément !  
Dieu juste ! De quel crime est-ce le châtement ?  
Qu'est-ce donc que j'ai fait ? Vous êtes notre père,  
Et vous ne voulez pas qu'un homme désespère !  
Voilà donc où j'en suis ! – et, volontairement,  
Et sans tort de ma part, – pour voir, – uniquement  
Pour voir agoniser une pauvre victime,  
Monseigneur, vous m'avez plongé dans cet abîme !  
Tordre un malheureux cœur plein d'amour et de foi,  
Afin d'en exprimer la vengeance pour soi !  
*Se parlant à lui-même.*

Car c'est une vengeance ! Oui, la chose est certaine !  
Et je devine bien que c'est contre la reine !  
Qu'est-ce que je vais faire ? Aller lui dire tout ?  
Ciel ! Devenir pour elle un objet de dégoût  
Et d'horreur ! Un crispin, un fourbe à double face !  
Un effronté coquin qu'on bâtonne et qu'on chasse !  
Jamais ! – Je deviens fou, ma raison se confond !  
*Une pause. Il rêve.*

Ô mon Dieu ! Voilà donc les choses qui se font !  
Bâtir une machine effroyable dans l'ombre,  
L'armer hideusement de rouages sans nombre,  
Puis, sous la meule, afin de voir comment elle est,  
Jeter une livrée, une chose, un valet,  
Puis la faire mouvoir, et soudain sous la roue  
Voir sortir des lambeaux teints de sang et de boue,  
Une tête brisée, un cœur tiède et fumant,  
Et ne pas frissonner alors qu'en ce moment  
On reconnaît, malgré le mot dont on le nomme,  
Que ce laquais était l'enveloppe d'un homme !  
*Se tournant vers don Salluste.*

Mais il est temps encore ! Oh ! Monseigneur, vraiment,  
L'horrible roue encor n'est pas en mouvement !

*Il se jette à ses pieds.*

Ayez pitié de moi ! Grâce ! Ayez pitié d'elle !  
Vous savez que je suis un serviteur fidèle.  
Vous l'avez dit souvent. Voyez ! Je me sou mets !  
Grâce !

**Don Salluste.** Cet homme-là ne comprendra jamais.

C'est impatientant !

**Ruy Blas**, *se traînant à ses pieds*. Grâce !

**Don Salluste**. Abrégeons, mon maître.

*Il se tourne vers la fenêtre.*

Gageons que vous avez mal fermé la fenêtre.

Il vient un froid par là !

*Il va à la croisée et la ferme.*

**Texte 4 Jean Genet, *Les Bonnes*, 1947, extrait.**

SOLANGE, *doucement d'abord*: Je suis prête, j'en ai assez d'être un objet de dégoût. Moi aussi, je vous hais... CLAIRE: Doucement, mon petit, doucement...

*Elle tape doucement l'épaule de Solange pour l'inciter au calme.*

SOLANGE: Je vous hais! Je vous méprise. Vous ne m'intimidez plus. Réveillez le souvenir de votre amant, qu'il vous protège. Je vous hais! Je hais votre poitrine pleine de souffles embaumés. Votre poitrine... d'ivoire ! Vos cuisses... d'or! Vos pieds... d'ambre! (*Elle crache sur la robe rouge.*) Je vous hais!

CLAIRE, *suffoquée*: Oh! oh! Mais...

SOLANGE, *marchant sur elle*: Oui Madame, ma belle Madame. Vous croyez que tout vous sera permis jusqu'au bout? Vous croyez pouvoir dérober la beauté du ciel et m'en priver? Choisir vos parfums, vos poudres, vos rouges à

ongles, la soie, le velours, la dentelle et m'en priver? Et me prendre le laitier? Avouez! Avouez le laitier! Sa jeunesse, sa fraîcheur vous troublent, n'est-ce pas? Avouez le laitier. Car Solange vous emmerde!

CLAIRE, *affolée*: Claire! Claire!

SOLANGE: Hein?

CLAIRE, *dans un murmure*: Claire, Solange, Claire.

SOLANGE: Ah! oui, Claire. Claire vous emmerde! Claire est là, plus claire que jamais. Lumineuse! *Elle gifle Claire.* CLAIRE: Oh! oh! Claire... vous... oh!

SOLANGE: Madame se croyait protégée par ses barricades de fleurs, sauvée par un exceptionnel destin, par le sacrifice. C'était compter sans la révolte des bonnes. La voici qui monte, Madame. Elle va crever et dégonfler votre aventure. Ce monsieur n'était qu'un triste voleur et vous une...

CLAIRE: Je t'interdis!

SOLANGE: M'interdire! Plaisanterie! Madame est interdite. Son visage se décompose. Vous désirez un miroir? Elle tend à Claire un miroir à main.

CLAIRE, *se mirant avec complaisance*: J'y suis plus belle! Le danger m'auréole, Claire, et toi tu n'es que ténèbres...

SOLANGE: ... infernales! Je sais. Je connais la tirade. Je lis sur votre visage ce qu'il faut vous répondre et j'irai

jusqu'au bout. Les deux bonnes sont là - les dévouées servantes! Devenez plus belle pour les mépriser. Nous ne vous craignons plus. Nous sommes enveloppées, confondues dans nos exhalaisons, dans nos fastes, dans notre haine pour

vous. Nous prenons forme, Madame. Ne riez pas. Ah! surtout ne riez pas de ma grandiloquence...

CLAIRE: Allez-vous-en.

SOLANGE: Pour vous servir, encore; Madame! Je retourne à ma cuisine. J'y retrouve mes gants et l'odeur de mes dents. Le rot silencieux de l'évier. Vous avez vos fleurs, j'ai mon évier. Je suis la bonne. Vous au moins vous ne

pouvez pas me souiller. Mais vous ne l'emporterez pas en paradis. J'aimerais mieux vous y suivre que de lâcher ma haine à la porte. Riez un peu, riez et priez vite, très vite! Vous êtes au bout du rouleau ma chère! (*Elle tape sur les mains de Claire qui protège sa gorge.*) Bas les pattes et découvrez ce cou fragile. Allez, ne tremblez pas, ne frissonnez pas, j'opère vite et en silence. Oui, je vais retourner à ma cuisine, mais avant je termine ma besogne.

*Elle semble sur le point d'étrangler Claire. Soudain un réveille-matin sonne. Solange s'arrête. Les deux actrices se rapprochent, émues, et écoutent, pressées l'une contre l'autre. Déjà?*

CLAIRE: Dépêchons-nous. Madame va rentrer. (*Elle commence à dégrafer sa robe.*) Aide-moi. C'est déjà fini, et tu n'as pas pu aller jusqu'au bout.

SOLANGE, *l'aidant*. D'un ton triste : C'est chaque fois pareil. Et par ta faute. Tu n'es jamais prête assez vite. Je ne peux pas t'achever.

### □ Groupement de textes n°3

#### Texte 1 : Shakespeare, *Hamlet*, 1600, acte III, scène 2. Traduction de François-Victor Hugo.

*Les trompettes sonnent. La pantomime commence. Un Roi et Une reine entrent ; l'air fort amoureux, ils se tiennent embrassés. La reine s'agenouille et fait au roi force gestes de protestations. Il la relève et penche sa tête sur son cou, puis s'étend sur un banc couvert de fleurs. Le voyant endormi, elle le quitte. Alors survient un personnage qui lui ôte sa couronne, la baise, verse du poison dans l'oreille du roi, et sort. La reine revient, trouve le roi mort, et donne tous les signes du désespoir. L'empoisonneur, suivi de deux ou trois personnages muets, arrive de nouveau et semble se lamenter avec elle. Le cadavre est emporté. L'empoisonneur fait sa cour à la reine en lui offrant des cadeaux. Elle semble quelque temps avoir de la répugnance et du mauvais vouloir, mais elle finit par agréer son amour. Ils sortent.*

OPHÉLIE. – Que veut dire ceci, monseigneur ?

HAMLET. – Parbleu ! c'est une embûche ténébreuse qui veut dire crime.

OPHÉLIE. – Cette pantomime indique probablement le sujet de la pièce.

*Entre un Comédien.*

HAMLET. – Nous le saurons par ce gaillard-là. Les comédiens ne peuvent garder un secret : ils diront tout.

OPHÉLIE. – Nous dira-t-il ce que signifiait cette pantomime ?

HAMLET. – Oui, et toutes les pantomimes que vous lui ferez voir. Montrez-lui sans honte n'importe laquelle, il vous l'expliquera sans honte.

OPHÉLIE. – Vous êtes méchant ! vous êtes méchant ! Je veux suivre la pièce.

LE PROLOGUE.

Pour nous et pour notre tragédie,

Ici inclinés, devant votre clémence,

Nous demandons une attention patiente.

HAMLET. – Est-ce un prologue, ou la devise d'une blague ?

OPHÉLIE. – C'est bref, monseigneur.

HAMLET. – Comme l'amour d'une femme.

*Entrent sur le second théâtre Gonzague et Baptista.*

*Serments d'amour éternel du duc Gonzague et de sa femme Baptista.*

HAMLET, à la Reine. – Madame, comment trouvez-vous cette pièce ?

LA REINE. – La dame fait trop de protestations, ce me semble.

HAMLET. – Oh ! pourvu qu'elle tienne parole !

LE ROI. – Connaissez-vous le sujet de la pièce ? Tout y est-il inoffensif ?

HAMLET. – Oui ! oui ! Ils font tout cela pour rire ; du poison pour rire ! Rien que d'inoffensif !

LE ROI. – Comment appelez-vous la pièce ?

HAMLET. – *La Souricière*. Comment ? Pardieu ! au figuré. Cette pièce est le tableau d'un meurtre commis à Vienne. Le duc s'appelle Gonzague, sa femme Baptista. Vous allez voir. C'est une oeuvre infâme ; mais qu'importe ? Votre Majesté et moi, nous avons la conscience libre : cela ne nous touche pas. Que les rosses que cela écorchent ruent ! nous n'avons pas l'échine entamée.

*Entre sur le second théâtre Lucianus.*

Celui-ci est un certain Lucianus, neveu du roi.

OPHÉLIE. – Vous remplacez parfaitement le chœur, monseigneur.

HAMLET. – Je pourrais expliquer ce qui se passe entre vous et votre amant, si je voyais remuer vos marionnettes.

OPHÉLIE. – Vous êtes piquant, monseigneur, vous êtes piquant !

HAMLET. - Il ne vous en coûterait qu'un cri pour que ma pointe fût émoussée.

OPHÉLIE. - De mieux en pire.

HAMLET. - C'est la désillusion que vous causent tous les maris... Commence, meurtrier, laisse là tes pitoyables grimaces, et commence. Allons ! Le corbeau croasse : Vengeance !

LUCIANUS.

Noires pensées, bras dispos, drogue prête, heure favorable.

L'occasion complice ; pas une créature qui regarde.

Mixture infecte, extraite de ronces arrachées à minuit,

Trois fois flétrie, trois fois empoisonnée par l'imprécation d'Hécate

Que ta magique puissance, que tes propriétés terribles

Ravagent immédiatement la santé et la vie !

*Il verse le poison dans l'oreille du Roi endormi.*

HAMLET. - il l'empoisonne dans le jardin pour lui prendre ses Etats. Son nom est Gonzague. L'histoire est véritable et écrite dans le plus pur italien. Vous allez voir tout à l'heure comment le meurtrier obtient l'amour de la femme de Gonzague.

OPHÉLIA. - Le roi se lève.

HAMLET. - Quoi ! effrayé par un feu follet ?

LA REINE. - Comment se trouve monseigneur ?

POLONIUS. - Arrêtez la pièce !

LE ROI. - Qu'on apporte de la lumière ! Sortons.

TOUS. - Des lumières ! des lumières ! des lumières !

## **Texte 2 : Corneille, *L'Illusion comique*, 1635, acte V, scène 5**

PRIDAMANT

Hélas ! dans sa misère il ne pouvait périr ;

Et son bonheur fatal lui seul l'a fait mourir.

N'attendez pas de moi des plaintes davantage :

La douleur qui se plaint cherche qu'on la soulage ;

La mienne court après son déplorable sort.

Adieu ; je vais mourir, puisque mon fils est mort.

ALCANDRE

D'un juste désespoir l'effort est légitime,

Et de le détourner je croirais faire un crime.

Oui, suivez ce cher fils sans attendre à demain ;

Mais épargnez du moins ce coup à votre main ;

Laissez faire aux douleurs qui rongent vos entrailles,

Et pour les redoubler voyez ses funérailles.

*(Ici on relève la toile, et tous les comédiens paraissent avec leur portier, qui comptent de l'argent sur une table, et en prennent chacun leur part.)*

PRIDAMANT

Que vois-je ? Chez les morts compte-t-on de l'argent ?

ALCANDRE

Voyez si pas un d'eux s'y montre négligent.

PRIDAMANT

Je vois Clindor ! ah dieux ! quelle étrange surprise !

Je vois ses assassins, je vois sa femme et Lyse !

Quel charme en un moment étouffe leurs discords,

Pour assembler ainsi les vivants et les morts ?

ALCANDRE

Ainsi tous les acteurs d'une troupe comique,  
Leur poème récité, partagent leur pratique :  
L'un tue, et l'autre meurt, l'autre vous fait pitié ;  
Mais la scène préside à leur inimitié.  
Leurs vers font leurs combats, leur mort suit leurs paroles,  
Et, sans prendre intérêt en pas un de leurs rôles,  
Le traître et le trahi, le mort et le vivant,  
Se trouvent à la fin amis comme devant.

Votre fils et son train ont bien su, par leur fuite,  
D'un père et d'un prévôt éviter la poursuite ;  
Mais tombant dans les mains de la nécessité,  
Ils ont pris le théâtre en cette extrémité.

PRIDAMANT

Mon fils comédien !

ALCANDRE

D'un art si difficile

Tous les quatre, au besoin, ont fait un doux asile ;  
Et, depuis sa prison, ce que vous avez vu,  
Son adultère amour, son trépas imprévu,  
N'est que la triste fin d'une pièce tragique  
Qu'il expose aujourd'hui sur la scène publique,  
Par où ses compagnons en ce noble métier  
Ravissent à Paris un peuple tout entier.  
Le gain leur en demeure, et ce grand équipage,  
Dont je vous ai fait voir le superbe étalage,  
Est bien à votre fils, mais non pour s'en parer  
Qu'alors que sur la scène il se fait admirer.

### Texte 3 : Marivaux, *Les acteurs de bonne foi*, 1757, scènes 3 et 4

Scène 3.

MERLIN Je ne te quitte pas, je ne bouge.

COLETTE, *interrompant de l'endroit où elle est assise*. Oui; mais est-ce du jeu de me dire des injures en mon absence ?

MERLIN, *fâché de l'interruption*. Sans doute ; ne voyez-vous pas que c'est une fille jalouse qui vous méprise ?

COLETTE Eh bien ! Quand ce sera à moi à dire, je prendrai ma revanche.

LISETTE Et moi, je ne sais plus où j'en suis.

MERLIN Tu me querellais.

LISETTE Eh ! dis-moi ; dans cette scène-là, puis-je te battre ?

MERLIN Comme tu n'es qu'une suivante, un coup de poing ne gêtera rien.

LISETTE Reprenons donc afin que je le place.

MERLIN Non, non ; gardons le coup de poing pour la représentation, et supposons qu'il est donné ; ce serait un double emploi, qui est inutile.

LISETTE Je crois aussi que je peux pleurer dans mon chagrin.

MERLIN Sans difficulté ; n'y manque pas ; mon mérite et ta vanité le veulent.

LISETTE, *éclatant de rire*. Ton mérite qui le veut me fait rire (*et puis feignant de pleurer*) ; que je suis à plaindre d'avoir été sensible aux cajoleries de ce fourbe-là ! Adieu : voici la petite impertinente qui entre ; mais laisse-moi faire. (*En s'interrompant*.) Serait-il si mal de la battre un peu ?

COLETTE, *qui s'est levée*. Non pas, s'il vous plaît ; je ne veux pas que les coups en soient ; je n'ai point affaire d'être battue pour une farce ; encore, si c'était vrai, je l'endurerais.

LISETTE Voyez-vous la fine mouche !

MERLIN Ne perdons point le temps à nous interrompre ; va-t'en, Lisette : voici Colette qui entre pendant que tu sors, et tu n'as plus que faire ici. Allons, poursuivons ; reculez-vous un peu, Colette, afin que j'aille au-devant de vous.

*Scène 4.*

MERLIN, COLETTE, LISETTE et BLAISE, *assis.*

MERLIN Bonjour, ma belle enfant ; je suis bien sûr que ce n'est pas moi que vous cherchez.

COLETTE Non, Monsieur Merlin ; mais ça n'y fait rien, je suis bien aise de vous y trouver.

MERLIN Et moi, je suis charmé de vous rencontrer, Colette.

COLETTE Ça est bien obligeant.

MERLIN Ne vous êtes-vous pas aperçue du plaisir que j'ai à vous voir ?

COLETTE Oui, mais je n'ose pas bonnement m'apercevoir de ce plaisir-là, à cause que j'y en prendrais aussi.

MERLIN, *interrompant.* Doucement, Colette ; il n'est pas décent de vous déclarer si vite.

COLETTE Dame, comme il faut avoir d'amiquié pour vous dans cette affaire-là, j'ai cru qu'il n'y avait point de temps à perdre.

MERLIN Attendez que je me déclare tout à fait, moi.

BLAISE, *interrompant de son siège.* Voyez en effet comme elle se presse ; on dirait qu'elle y va de bon jeu ; je crois que ça m'annonce du guignon.

LISETTE, *assise et interrompant.* Je n'aime pas trop cette saillie-là non plus.

MERLIN C'est qu'elle ne savait pas mieux faire.

COLETTE Eh bien ! voilà ma pensée tout sens dessus dessous ; puisqu'ils me blâment, je suis trop timide pour aller en avant, s'ils ne s'en vont pas.

MERLIN Éloignez-vous donc pour l'encourager.

BLAISE, *se levant de son siège.* Non, morgué je ne veux pas qu'elle ait du courage, moi ; je veux tout entendre.

LISETTE, *assise et interrompant.* Il est vrai, ma mie, que vous êtes plaisante de vouloir que nous nous en allions.

COLETTE Pourquoi aussi me chicanez-vous ?

BLAISE, *interrompant, mais assis.* Pourquoi te hâtes-tu tant d'être amoureuse de Monsieur Merlin ? Est-ce que tu en sens de l'amour ?

COLETTE Mais, vraiment ! je suis bien obligée d'en sentir, puisque je suis obligée d'en prendre dans la comédie. Comment voulez-vous que je fasse autrement ?

LISETTE, *assise, interrompant.* Comment ! vous aimez réellement Merlin ?

COLETTE Il faut bien, puisque c'est mon devoir.

MERLIN, *à Lisette.* Blaise et toi, vous êtes de grands innocents tous deux ; ne voyez-vous pas qu'elle s'explique mal ? Ce n'est pas qu'elle m'aime tout de bon ; elle veut dire seulement qu'elle doit faire semblant de m'aimer ; n'est-ce pas, Colette ?

COLETTE Comme vous voudrez, Monsieur Merlin.

MERLIN Allons, continuons, et attendez que je me déclare tout à fait, pour vous montrer sensible à mon amour.

COLETTE J'attendrai, Monsieur Merlin ; faites vite.

MERLIN, *recommençant la scène.* Que vous êtes aimable, Colette, et que j'envie le sort de Blaise, qui doit être votre mari !

COLETTE Oh ! Oh ! Est-ce que vous m'aimez, Monsieur Merlin ?

MERLIN Il y a plus de huit jours que je cherche à vous le dire.

COLETTE Queu dommage ! Car je nous accorderions bien tous deux.

MERLIN Et pourquoi, Colette ?

COLETTE C'est que si vous m'aimez, dame !... Dirai-je ?

MERLIN Sans doute.

COLETTE C'est que, si vous m'aimez, c'est bien fait ; car il n'y a rien de perdu.

MERLIN Quoi ! chère Colette, votre cœur vous dit quelque chose pour moi ?

COLETTE Oh ! Il ne me dit pas quelque chose ; il me dit tout à fait.

MERLIN Que vous me charmez, belle enfant ! Donnez-moi votre jolie main, que je vous en remercie.

LISETTE, *interrompant.* Je défends les mains.

COLETTE Faut pourtant que j'en aie.

LISETTE Oui, mais il n'est pas nécessaire qu'il les baise.

**Texte 4 Jean Giraudoux, *Ondine*, 1939, acte II, scène 1**

L'ILLUSIONNISTE : Je suis illusionniste, Excellence.

LE CHAMBELLAN : Où est ton matériel ?

L'ILLUSIONNISTE : Je suis illusionniste sans matériel.

LE CHAMBELLAN : Ne plaisante point. On ne fait point passer de comète avec leur queue, on ne fait point monter des eaux la ville d'Ys, surtout toutes cloches sonnantes, sans matériel.

L'ILLUSIONNISTE : Si.

*Une comète passe. La ville d'Ys émerge.*

LE CHAMBELLAN : Il n'y a pas de si ! On ne fait point entrer le cheval de Troie, surtout avec un oeil fumant, on ne dresse point les Pyramides, surtout entourées de chameaux, sans matériel.

*Le cheval de Troie entre. Les pyramides se dressent.*

LE CHAMBELLAN : Quel entêté !

LE POÈTE : Excellence ! ...

LE CHAMBELLAN : Laissez-moi ! On ne fait point jaillir l'arbre de Judée, on ne fait point surgir, près du premier chambellan, Vénus toute nue, sans matériel !

*Vénus toute nue surgit près du chambellan.*

L'ILLUSIONNISTE : Si.

LE POÈTE : Excellence !... *(Il s'incline)* Madame ! *(Vénus a disparu.)*

LE CHAMBELLAN, éberlué : (...) Quel est ton projet ?

L'ILLUSIONNISTE : Si votre Excellence le permet, les circonstances m'inspireront.

LE CHAMBELLAN : C'est te faire grande confiance.

L'ILLUSIONNISTE : Je suis tout à fait à votre disposition, pour vous offrir, immédiatement, à titre d'essai, un petit divertissement personnel. (...) Vous n'aurez pas le dernier mot avec la magie, Excellence. Croyez-moi ! Donnez-votre signal, installez vos curieuses et vous verrez arriver en ces lieux Bertha et le chevalier...

LE CHAMBELLAN : Prévenez ces dames !

LE POÈTE : Excellence, pourquoi faire cette mauvaise besogne ?

LE CHAMBELLAN : Elle se fera un jour ou l'autre. Vous connaissez les mauvaises langues de la Cour.

LE POÈTE : C'est leur métier. Ce n'est pas le nôtre.

LE CHAMBELLAN : Mon cher poète, quand vous aurez mon âge, vous trouverez que la vie est un théâtre par trop languissant. Elle manque de régie à un point incroyable. Je l'ai toujours vue retarder les scènes à faire, amortir les dénouements. Ceux qui doivent y mourir d'amour, quand ils y arrivent, le font péniblement et dans leur vieillesse. Puisque j'ai un magicien sous la main, je vais enfin m'offrir le luxe de voir se dérouler la vie à la vitesse et à la mesure, non seulement de la curiosité mais de la passion humaine...